
DE INVENTORIBUS LITTERARUM: L'HISTOIRE DE L'ÉCRITURE VUE PAR LES SAVANTS CAROLINGIENS**Cécile Treffort**

Université de Poitiers (CESCM)

e-mail: cecile.treffort@univ-poitiers.fr

Reçu: 1 février 2013 / Révisé: 3 avril 2013 / Accepté: 14 mai 2013 / Publication en ligne: 17 juin 2013

Résumé

A l'époque carolingienne, les lettrés qui oeuvrent activement à la réforme religieuse et culturelle du *regnum Francorum*, portent une attention particulière à l'histoire de l'écriture et à l'invention de l'alphabet. Dans les chroniques et les traités de grammaire, plusieurs traditions s'articulent, puisant à des sources antérieures l'histoire de la *translatio studii* à travers le déluge ou celle de la chaîne historique des inventeurs, de l'écriture hébraïque puis grecque à l'alphabet latin. Certains textes, notamment un court traité attribué à Raban Maur, élargissent la perspective au-delà des frontières de la chrétienté. Tous témoignent d'une conscience vive du caractère conventionnel de l'écriture, de son rapport étroit avec la culture et la langue, et participe à une imprégnation quotidienne soutenant le vaste mouvement de la *renovatio* carolingienne.

Mots clés: écriture, regnum Francorum, translatio studii, réforme carolingienne**Abstract**

In the Carolingian period, scholars who work actively in the religious and cultural reform of the *regnum Francorum*, pay attention to the history of writing and the invention of the alphabet. Chronicles and grammatical treatises use several previous traditions to draw the history of the *translatio studii* through the Flood or the historical chain of inventors for the hebrew, greek and latin alphabets. Some texts, including a short treatise attributed to Raban Maur, widen the perspective beyond the frontier of the Christendom. All show a lively consciensesse of the conventional nature of the writing, its narrow relationship with the culture and the language, and by a daily impregnation, support the vast movement of the carolingian *renovatio*.

Key Words: writing, regnum Francorum, translatio studii, carolingian reform

L'époque carolingienne, qu'on associe souvent à l'idée de Renaissance, est connue pour son importante activité en matière linguistique et scripturale. À la réforme du latin s'adjoint l'apparition d'une nouvelle écriture, la minuscule caroline, qui soutient la diffusion des manuscrits issus des plus grands *scriptoria* de l'empire. Indispensable à l'administration royale comme à la diffusion de la foi et de la liturgie chrétiennes dans l'ensemble du *regnum Francorum*, la culture écrite est également au cœur d'un enseignement dont la finalité religieuse est indéniable. Aux entreprises de recherche de textes anciens ou de copie en série de certains types d'ouvrages, on peut ajouter une intense activité de composition et de rédaction de traités en tout genre qui font de l'époque carolingienne un temps fort dans l'histoire de la culture écrite occidentale.

Cette caractéristique n'est sans doute pas étrangère à l'attention réelle portée par les savants carolingiens à l'invention et au développement historique de l'art d'écrire. Puisant parallèlement dans les traditions classiques, bibliques et apocryphes, ils élaborent et diffusent l'idée que l'écriture, produit d'une culture donnée associée à un peuple et à une langue, est avant tout un système conventionnel qui peut être adapté aux circonstances propres de son usage. Cet ajustement continu de l'écriture aux besoins des hommes qui l'utilisent apparaît nettement dans la focalisation sur des "inventeurs", figures humaines portant la responsabilité de l'émergence d'un nouveau moyen de communication –l'écriture– liée à des circonstances particulières, ou de l'adaptation d'un système préexistant à un milieu différent.

Sensibilité scripturale carolingienne

La sensibilité pour l'écriture, y compris dans son aspect formel, est particulièrement vive à l'époque carolingienne. Sans refaire une histoire de cette culture écrite, sur laquelle il a déjà été beaucoup publié, on peut rappeler ici pour mémoire l'impulsion décisive donnée par Charlemagne à une réforme visant, en premier lieu, à la perfection littérale des textes sacrés. La célèbre *Admonitio generalis*, capitulaire édicté à Aix-la-Chapelle en 789, est très claire à ce sujet:

Dans tous les monastères et les évêchés, enseignez les Psaumes, les notes, le chant, le comput, la grammaire, et corrigez soigneusement les livres religieux, car, souvent, alors que certains désirent bien prier Dieu, ils y arrivent mal à cause de l'imperfection et des fautes des livres. Ne permettez pas que vos élèves les détournent de leur sens, soit en les lisant, soit en écrivant. Mais, s'il est besoin de copier les Évangiles, le psautier et le missel, que ce soient des hommes déjà mûrs qui les écrivent avec grand soin.¹

Relayé par la non moins célèbre *Epistola de litteris colendis* (éd. MGH Cap. I p. 79), le capitulaire de 789 marque une accélération dans le processus de réforme liturgique déjà engagé par Pépin

¹ *Psalmos, notas, cantus, computum, grammaticam per singula monasteria vel episcopia et libros catholicos bene emendate; quia saepe, dum bene aliqui Deum rogare cupiunt, sed per inemendatos libros male rogant. Et pueros vestros non sinite eos vel legendo vel scribendo corrumpere.* Éd. MGH, Capit. I, p. 60; trad. RICHÉ 1979, p. 352-353.

le Bref et donne l'impulsion à un autre phénomène parallèle, celui de la transformation formelle de l'écriture. Même si l'on ne possède aucun texte exigeant la création d'une nouvelle graphie, l'apparition puis la diffusion rapide et massive de la minuscule caroline dans les manuscrits issus des *scriptoria* du *regnum Francorum* mettent en relief l'ampleur des moyens employés. À l'invention d'une nouvelle forme de lettres s'ajoutent d'autres procédés graphiques qui rompent avec la tradition de la *scriptio continua*. Parmi les lettres et poèmes d'Alcuin qui nous éclairent sur la dynamique et les enjeux de cette réforme de grande ampleur, l'inscription qu'il destinait au *scriptorium* de Saint-Martin de Tours est significative de la mission confiée aux scribes:

Qu'ils se procurent des ouvrages soigneusement corrigés et que la plume du volatile aille par le droit chemin. Qu'ils distinguent le sens précis des phrases au moyen des pieds et des césures, et posent les signes de ponctuation à leur place exacte, afin que le lecteur dans l'église, devant ses frères dévots, ne lise pas des erreurs ou bien ne tourne court peut-être soudain.²

La perfection de la langue, qui garantit celle de la foi diffusée par les manuscrits bibliques ou celle des informations et instructions transmises dans le cadre administratif, est donc soutenue par la séparation des mots et l'usage d'un système de ponctuation qui facilitent la lecture à haute voix, vecteur de transmission du contenu du texte même à des auditeurs illettrés.

Les Carolingiens sont d'ailleurs conscients, de manière plus générale, du rapport étroit entre la notation graphique des lettres et la nature des sons transcrits, surtout à partir du moment où l'extension du monde latin le met en contact avec des populations non latinophones. Ainsi, vers 870, Otfrid de Wissembourg, dans la préface de son évangélaire, évoque en ces mots sa langue maternelle:

Notre langue a une allure inculte puisqu'elle n'a subi à aucun moment aucun polissage par les siens, ni orthographique, ni grammatical [...] Ma langue emploie très souvent, sortant des normes de la latinité (*extra usum latinitatis*), K et Z dont les grammairiens déclarent qu'elles font partie des lettres de trop; d'autre part, parce que de temps en temps, les dents émettent un son sifflant, on se sert dans ma langue de Z et également de K lorsque la gorge émet un son sonore.³

Grâce à ces lettres considérées dans l'alphabet latin comme superflues, héritées du système grec (GARCEA 2002), des sonorités particulières peuvent être transcrites, sans adjonctions de nouvelles lettres, ce que certains souverains avaient tenté de faire dans les siècles précédents, apparemment

² *Correctosque sibi quaerant studiose libellos, / Tramite quo recto penna volantis eat. / Per cola distinguant proprios et commata sensus, / Et punctos ponant ordine quosque suo, / Ne vel falsa legat, taceat vel forte repente / Ante pios fratres lecto in ecclesia.* Éd. MGH, Poet. lat. I, n° XCIV, p. 320. Trad. STIENNON, HASENOHR, 1973, p. 285-286.

³ *Lingua enim haec uelut agrestis habetur, dum a propriis nec scriptura nec arte antiqua est ullis temporibus expolita [...] K et Z sepius haec lingua extra usum latinitatis utitur, quae grammatici inter litteras dicunt esse superfluas. Ob stridorem autem dentium, ut puto, in hac lingua Z utuntur, K autem ob faucium sonoritatem.* Trad. BANNIARD 2003.

sans succès. Dans ses *Annales*, Tacite évoque ainsi la volonté de l'empereur Claude de suivre l'exemple des inventeurs précédents en complétant l'alphabet latin:

*Pour la forme, les caractères latins sont les mêmes que les plus anciens des alphabets grecs. Au commencement aussi nous en eûmes peu; les autres ont été imaginés depuis. D'après cet exemple, Claude ajouta ceux qui, utilisés sous son règne, sont après lui tombés en désuétude. On les voit encore sur les tables de bronze officielles qu'on pose sur les places publiques et dans les temples.*⁴

Ces trois lettres dites claudiennes avaient une graphie particulière pour transcrire un son spécifique: forme de F renversé pour noter le U consonne, comme dans *Uultus*; forme de C renversé représentant le PS du grec; trait vertical avec un trait horizontal fixé à droite au milieu de la hampe pour un son intermédiaire entre I et U. Curiosités érudites dues à un empereur savant et lettré, elles n'eurent effectivement guère de postérité (LASSERRE 2011, p. 35) même si par ailleurs, l'initiative de Claude, rapportée également par Suétone,⁵ pouvait être connue des savants carolingiens qui possédaient des copies de ces œuvres historiques (GUERREAU-JALABERT 1981, p. 14).

Pour l'époque mérovingienne, Grégoire de Tours rapporte une entreprise comparable de la part du roi Chilpéric qui se piquait par ailleurs de théologie et de poésie:

*Il a aussi ajouté à notre alphabet des lettres, à savoir W que les Grecs possèdent, ae, thé, uui, lettres qui sont ainsi figurées [suivent quelques dessins], puis il envoya des circulaires dans toutes les cités de son royaume pour qu'on les enseignât aux enfants et que les livres écrits autrefois fussent réunis après avoir été effacés à la pierre ponce.*⁶

Indépendamment de l'éventuel désir d'imiter l'empereur Claude, l'initiative de Chilpéric, dont nous n'avons aucune preuve qu'elle ait été suivie d'effet (RICHE 1962, p. 270), répond manifestement au besoin d'adapter l'alphabet latin à de nouveaux besoins au sein du *regnum Francorum*: transcription de la langue germanique (LATOUCHE 1963, p. 312) ? nouvelle prononciation du latin (RICHE 1962, p. 269)? En l'absence d'autres témoignages que celui de Grégoire de Tours, il reste difficile de répondre à cette question; en revanche, la diffusion de l'*Histoire des Francs* à l'époque carolingienne nous laisse supposer que cette anecdote était connue. Pourtant, comme nous le verrons par la suite, ni elle, ni l'initiative de Claude n'est reprise dans l'histoire de l'écriture racontée par les savants carolingiens qui s'intéressent à elle en tant que système graphique global de la transmission de la connaissance.

⁴ *Et forma litteris Latinis quae veterrimis Graecorum. Sed nobis quoque paucae primum fuere, deinde additae sunt. Quo exemplo Claudius tres litteras adjecit, quae usui imperitante eo, post oblitteratae, aspiciuntur etiam nunc in aere publico dis plebiscitis per fora ac templa fixo.* Éd. et trad. GOELZE 1966, p. 289-290.

⁵ *Novas etiam commentus est litteras tres ac numero veterum quasi maxime necessarias addidit.* Éd. et trad. AILLOUD 1932, p. 146.

⁶ *Addidit autem et litteras litteris nostris, id est W, sicut Graeci habent, ae, the, uui, quarum characteres ibi sunt [...]. Et misit epistulas in universis civitatibus regni sui, ut sic pueri docerentur ac libri antiquitus scripti, planati pomice, rescriberentur.* Éd. MGH, SS, RM, p. 254, trad. LATOUCHE 1963, p. 312.

Plus que l'adjonction ponctuelle de quelques signes pour adapter la lettre au son, c'est le caractère visuel de l'ensemble de l'écriture, avec ses enjeux de communication, qui semble au cœur de la réflexion carolingienne. L'élite cultivée de l'époque a conscience de la diversité de la forme des lettres dans un système alphabétique donné et de leur valeur propre, voire de leur hiérarchie. Le cas de la capitale impériale romaine, appelée onciale, est à ce titre particulièrement éclairant. Un commentaire grammatical anonyme présent dans un manuscrit d'Einsiedeln évoque ces lettres en ces termes:

Certaines sont en effet dites onciales: ce sont les plus grandes et on les écrit au début des livres. Elles sont également dites onciales parce que jadis, elles étaient pesées par les riches en onces d'or.⁷

Incarnant visuellement la référence à l'Antiquité, elles connaissent un retour en force, tant dans les manuscrits que dans le monde épigraphique (TREFFORT 2007), et entrent dans une dynamique de manifestation graphique du pouvoir impérial. C'est vraisemblablement ainsi, en tous cas, que l'on doit comprendre le témoignage de Loup de Ferrière qui, en 836, écrit à Einhard de Seligenstadt pour obtenir une copie officielle, scellée (*scedula sigillo munita*), d'un alphabet "modèle":

On dit que le scribe royal *Bertcaudus* possède la description et la mesure des lettres antiques. C'est pourquoi je vous prie, si cela est possible, de m'envoyer seulement celles qui sont les plus grandes et que certains appellent onciales, par l'intermédiaire de ce peintre (lorsqu'il reviendra) en ayant soigneusement apposé le sceau sur la page.⁸

Dans un manuscrit de Bern identifié par Bernard Bischoff à celui envoyé par Einhard à son correspondant en réponse à sa demande,⁹ on trouve précisément un alphabet tracé en ces lettres "onciales", utilisées comme écriture d'apparat dans les *tituli* manuscrits ou les inscriptions (STIRNEMANN, SMITH, 2007).

Par la minuscule caroline et la capitale romaine, le système graphique carolingien s'inscrit donc dans une perspective créative que les histoires de l'écriture dues à la plume des chroniqueurs ou grammairiens décrivent comme continue, remontant au début de l'humanité, évoluant au gré des mutations culturelles majeures, dépassant largement les limites du monde latin.

⁷ Einsiedeln, Stiftsbibliothek, ms 112, fol. 143: *Quaedam enim unciales dicuntur, quae et maximae sunt et in initiis librorum scribuntur. Dictae autem unciales, eo quod olim uncia auri a divitibus appenderetur.* Éd. HAGEN, KEIL 1961, p. 222-223.

⁸ *Praeterea scriptor regius Bertcaudus dicitur antiquarum litterarum, dumtaxat earum quae maximae sunt et unciales a quibusdam vocari existimantur, habere mensuram descriptam, itaque si poenes vos est, mittite mihi eam per hunc, queso, pictorem, cum redierit, scedula tamen diligentissime sigillo munita.* Éd. et trad. LEVILLAIN 1927, n° 5.

⁹ Bern, Burgerbibliothek, ms. 250, fol. 11v°. Reproduit dans STIEGMANN, WEMHOFF 1999, p. 335 (notice VI.13) et 336 (ill.).

Le Déluge et la transmission du savoir

Parmi les récits de l'invention de l'écriture, celui qui invoque la nécessité de préserver un savoir acquis par les hommes par-delà le Déluge est sans doute celui qui met le mieux en scène la fonction de préservation et de communication attribuée à l'écriture. Depuis des siècles, son invention est considérée comme étroitement liée à la volonté de fixer les choses pour les conserver, indépendamment d'une mémoire humaine faillible ou éphémère. Que l'on se place dans la tradition sumérienne, avec le messager d'Emmerkar qui transporta les premières tablettes cunéiformes du monde (ZALI, BERTHIER 1997, p. 11) ou dans celle du Phèdre de Platon, avec le mythe de Teuth (ROBIN, 1933, p. 274-275), l'écriture est toujours présentée comme une alter-native à l'oubli. C'est ce qu'exprime, en termes ramassés, le traité grammatical anonyme *Quae sunt quae*, d'époque carolingienne, en glosant, entre autres, l'étymologie proposée par Isidore de Séville:

La lettre, *littera*, est dite presque comme *legitera*, parce qu'elle montre le chemin à ceux qui lisent ou parce que ceux-ci cheminent en lisant. Les lettres sont les révélateurs des choses, les signes des mots. Leur force est telle qu'elles nous expriment les dires des absents sans voix. L'usage des lettres a été découvert pour la mémoire des choses: en effet, afin qu'elles ne s'enfuient pas par l'oubli, elles sont liées aux lettres. Il y a effectivement une telle variété de choses que toutes ne peuvent être dites pour être entendues ni être contenues par la mémoire.¹⁰

Permettant un dialogue avec les absents en fixant les sons dans la matière, l'écriture transcende à la fois l'espace et le temps, jouant donc un rôle dans la communication contemporaine à distance, mais également dans la transmission des savoirs pour l'avenir. La *translatio studii*, préoccupation majeure des Carolingiens qui ont sauvé tant d'œuvres antiques en les recopiant sur parchemin, est de fait au cœur de la légende des deux colonnes.

Il existe de cette dernière de très nombreuses versions, tant en latin qu'en langue vernaculaire, qui ont été très bien étudiées, en particulier par Jean-Marie Fritz (FRITZ 2004). Un certain nombre de points leur sont communs: la connaissance par les descendants directs ou indirects d'Adam de l'imminence de la destruction du monde par le feu ou l'eau; leur volonté de préserver certaines connaissances pour les générations futures; le choix d'écrire ce savoir sur un support double (colonnes ou tablettes), en argile et en pierre, pour qu'au moins l'un des deux puissent résister soit au feu, soit à l'eau. Les variantes portent surtout sur les acteurs, le contenu du savoir et sa vocation, les circonstances de la redécouverte et l'usage qui en est fait.

La plus ancienne version latine de la légende est due à Jean Cassien, moine d'origine orientale qui finit sa vie à Marseille où il rédigea, vers 430, les *Institutiones* et les *Conlationes*, dont la

¹⁰ *Quid est littera ? Littera autem dicta est quasi legitera, eo quod legentibus iter praebeat vel quod in legendo itere[n]t<ur>. Litterae sunt indices rerum, signa verborum: quibus tanta vis est, ut nobis dicta absent<i>um sine voce loquantur. Usus litterarum repertus propter memoriam rerum: nam ne oblivione fugient, litteris alligantur. In tanta enim rerum varietate nec dici audiendo poterant omnia, nec memoria contineri.* Éd. MUNZI 2004, p. 32.

huitième comprend un récit présentant une *translatio studii* pervertie. Dans cette version, le premier usage de l'écriture, due à Cham, est en effet associé à la volonté de préserver, par-delà le déluge envoyé par Dieu pour purifier le monde, un savoir magique:

À ce que rapportent d'antiques traditions, Cham, fils de Noé, avait été initié à cette superstition et à ces arts sacrilèges et profanes. Sachant qu'il ne pourrait introduire dans l'arche, où il devait entrer avec son père, qui était un juste, et ses vertueux frères, un livre qui en conservât la mémoire, il en grava les recettes criminelles et les inventions abominables sur des lames de métal, qui fussent inattaquables à l'eau, et sur des pierres très dures. Le déluge passé, il se mit à la recherche de ses trésors avec le même soin qu'il avait apporté à les cacher, et put les transmettre à sa postérité une semence de sacrilège et d'éternelle perversité.¹¹

On peut relever plusieurs éléments caractéristiques de ce récit, absents des autres: un art magique, considéré comme mauvais; une transmission cachée; un acteur unique pour la fixation et la réception du savoir; la mention d'un possible support manuscrit auquel est préférée une forme épigraphique susceptible, après avoir été cachée, de survivre aux déchaînements des éléments.

Les *Collationes* de Jean Cassien étaient un des livres les plus connus dans le monde monastique carolingien: leur lecture était explicitement demandée pendant le repas des moines par la règle de saint Benoît (VOGÜÉ, NEUFVILLE, c. XLII et LXXIII) et on les retrouve citées dans de nombreux catalogues de bibliothèques des IX^e et X^e siècles.¹² Pourtant, ce récit n'a fait l'objet d'aucune reprise dans les textes postérieurs, contrairement à la version de Flavius Josèphe qui met en jeu la transmission non plus de la magie mais des arts libéraux, en premier lieu l'astronomie, qu'il attribue à Seth, fils d'Adam et Ève.

Flavius Josèphe est un auteur juif vivant en Palestine au II^e siècle avant Jésus-Christ; on lui doit notamment des *Antiquités judaïques*, chronique du peuple juif depuis la création du monde qui fut traduite en latin aux alentours du VI^e-VII^e siècle. Il y rapporte en particulier cette version de la légende:

Ils trouvèrent la science des astres et leur ordre dans le ciel. Dans la crainte que leurs inventions ne parvinssent pas aux hommes et ne se perdissent pas avant qu'on en eut pris connaissance (Adam avait en effet prédit un cataclysme universel occasionné, d'une part, par un feu violent et, d'autre part, par un déluge d'eau), ils élevèrent deux colonnes, une de terre et l'autre de pierre, et gravèrent sur toutes les deux les connaissances qu'ils avaient acquises. Au cas où la colonne de pierre disparaîtrait dans le déluge, celle de terre serait là pour enseigner aux hommes ce qu'ils y avaient consigné et témoignerait qu'ils en avaient également construit une de terre. Elle existe encore dans le pays de Syria.¹³

¹¹ *Quantum itaque antiquae traditiones ferunt, Cham filius Noe, qui superstitionibus istis et sacrilegis ac profanis erat una cum patre justo ac sanctis fratribus ingressurus scelestas artes ac profana commenta diversorum metallorum lamminis, quae scilicet aquarum conrumpi inundatione non possent, et durissimis lapidibus insculpsit. Quae peracto diluvio eadem qua celeverat curiositate perquirens ac perpetuae nequitiae seminarium transmisit in posteros.* Éd. et trad. PICHÉRY 1958, p. 30-31. Cité par FRITZ 2004, p. 130.

¹² Par exemple, pour le IX^e siècle, à Reichenau en 822 (éd. BECKER 1885, n° 6, 313-318), à Saint-Riquier en 831 (*ibid.*, n° 11, 121), ou à Saint-Gall (*ibid.*, n° 15, 287-297).

¹³ *Disciplinam vero rerum caelestium et ornatum earum primitus invenerunt. Et ne dilaberentur ab hominibus quae*

Avant le milieu XI^e siècle, c'est cette dernière qui est reprise dans la littérature du haut Moyen Âge (FRITZ 2004, p. 136), souvent dans la formulation condensée de la *Chronique* d'Isidore de Séville:

En ces temps-là, comme le raconte Josèphe, les hommes, sachant qu'ils pourraient disparaître soit par le feu, soit par l'eau, inscrivent leurs connaissances sur deux colonnes faites de terre et de pierre, afin que ne soient pas effacées de la mémoire les choses qu'ils avaient découvertes par leur sagesse. On rapporte que l'une de ces colonnes a échappé au déluge et qu'elle est restée jusqu'à nos jours en Syrie.¹⁴

Ce texte est cité presque mot pour mot par les chroniqueurs carolingiens comme Adon de Vienne.¹⁵ À partir d'une trame commune, les récits varient. Dans leurs commentaires de la Genèse, certains exégètes comme Raban Maur ou Haymon d'Auxerre attribuent ce premier usage de l'écriture non pas à Seth, inventeur de l'astronomie, mais à Jubal, celui de la musique, voire, comme le pense Rémi d'Auxerre, de l'ensemble des arts libéraux (FRITZ 2004, p. 134-135).

Dans les différents textes inspirés des *Antiquités judaïques* et relayés par Isidore de Séville, les protagonistes du récit sont présentés surtout comme des utilisateurs de l'écriture, comme si cette dernière préexistait. Toutefois, chez certains grammairiens carolingiens, on voit apparaître la notion d'invention à proprement parler, usant des mêmes motifs narratifs mais mettant en scène Énoch, au lieu de Seth ou Jubal. À la question: « Combien y eut-il d'inventeurs de lettres chez les Hébreux », Donat dit le Grammairien, vers 815, répond:

Énoch les avait inventées le premier avant le déluge, lui qui était à ce qu'on dit le septième après Adam. On raconte d'après Joseph qu'Énoch en a écrit plusieurs sur une colonne de pierre et sur une colonne de terre, et l'origine de ceci est qu'Énoch avait entendu dire de ses ancêtres, voire d'Adam lui-même, que le monde serait détruit par deux punitions, au moyen du feu ou de l'eau. Mais il ne savait pas par quel élément il serait détruit en premier, raison pour laquelle il édifia deux colonnes, l'une en pierre et l'autre en briques, et y inscrivit les lettres qu'il inventa.¹⁶

ad eis inventa videbantur; aut antequam venirent ad notitiam deperirent, cum praedixisset Adam exterminationem rerum omnium unam ignis virtute, alteram vero aquarum vi ac multitudine fore venturam, duas facientes columnas, aliam quidem ex lateribus, aliam vero ex lapidibus, ambabus quae invenerant conscripserunt, ut etsi constructa lateribus exterminaretur ab imbribus, lapidea permanens praeberet hominibus scripta cognoscere simul et quia lateralem aliam posuissent; quae tamen lapidea permanet hactenus in terra Syria. Éd. BLATT 1958, p. 132; trad. NODET 1990, p. 18.

¹⁴ *His temporibus, ut refert Iosephus, scientes illi homines quot aut igne aut aquis perire poterant, in duabus columnis ex latere et lapide factis studia sua conscripserunt ne deleantur memoria quae sapienter invenerant. Quarum lapidea columna fertur diluvium evasisse et hactenus in Syria permanere.* Éd. MARTÍN DE LA HOZ 2003, p. 16-19.

¹⁵ *Noe, divino oraculo jubente, anno aetatis suae quingentesimo, arcam aedificare coepit. His temporibus, ut refert Iosephus, scientes illi homines quod aut aquis aut igne perire poterant, in duabus columnis, ex latere et lapide factis, studia sua conscripserunt, ne deleantur memoria quae sapienter invenerant. Quarum lapidea columna fertur in diluvio durasse, et hactenus in Syria permanere.* Éd. PL 123, col. 26.

¹⁶ *Primus ante diluvium eas Enoch invenit, ut dicitur; septimus ab Adam. Enoch nonnullas scripsisse fertur in columpna lapidea et in columpna latericia, sicut Iosephus refert, et sic choatur; quod Enoch audiens a senioribus suis vel ab ipso Adam quod mundus duabus vindictis deleatur per ignem aut aquam. Non tamen scivit per qualem elementum primitus deleatur. Propter hoc construxit duas columpnas, una lapidea et alia confecta ex latere, et scripsit ibidem litteras quas invenit.* Éd. CHITTENDEN 1982, p. 9. Trad. GRONDEUX 2006.

Il s'agit cette fois véritablement d'une invention, attribuée à un certain Énoch, qualifié de «septième après Adam» comme le prophète évoqué par l'épître de Jude (Jude 1, 14-15), considéré comme le plus ancien scribe, le premier inventeur des lettres, avant le déluge. Seuls les descendants directs d'Adam ont réussi à lui ravir cette place dans la tradition apocryphe de la *Vita Adae* dont les enjeux sont toutefois très différents (TREFFORT 2010). Dans la majorité des cas, c'est à lui qu'on fait remonter l'écriture hébraïque, mère des écritures grecque et latine dans ce qui apparaît comme une longue chaîne, presque ininterrompue depuis les temps antédiluviens, d'inventions successives.

La chaîne historique des inventeurs

Les Carolingiens puisent en effet à diverses sources pour présenter une histoire de l'écriture ponctuée d'*inventiones* et d'*inventores/repertores*. Commençons par le traité grammatical anonyme du manuscrit 112 d'Einsiedeln, qui résume, en introduction, les principales étapes depuis Énoch:

Il existe en effet plusieurs trouveurs (*repertores*) de lettres. En effet, on rapporte que le premier à trouver les lettres fut Énoch, septième après Adam, comme on peut le lire dans une lettre de Jude: comme l'écrivit le septième après Adam. Ensuite, Cham, fils de Noé, en prévision du cataclysme à venir, fit deux colonnes, une en marbre qui serait préservée dans l'eau, et une autre de briques, qui perdurerait dans le feu, à qui il confia les sept arts libéraux afin qu'après le déluge, la stupidité des hommes soit chassée et que la pénétration des esprits soit stimulée. Ensuite, Moïse trouva sur le mont Sināï d'autres lettres écrites du doigt de Dieu, qui durèrent jusqu'au temps d'Esdras et que les Samaritains utilisent encore. Ensuite, Esdras en trouva d'autres plus douces et plus faciles à écrire (*leniores et faciliores ad scribendum*), qui sont utilisées par les Juifs.¹⁷

L'auteur du petit traité sur l'intention des lettres attribué à Raban Maur, sur lequel nous reviendrons, évoque également le rôle d'Esdras comme réformateur de l'alphabet après le retour de captivité des Hébreux à Babylone:

Avant toute chose, les lettres de la langue hébraïque furent inventées par Moïse et renouvelées (*renovatae*) par Esdras après leur captivité et leur retour.¹⁸

Quelle qu'ait été leur forme, écrite du doigt de Dieu (sur les tables de la Loi) ou de la main des hommes, les lettres des Hébreux étaient intimement liées à leur langue, considérée par la majorité

¹⁷ *Litterarum igitur diversi repertores fuere. Primus namque Enoch septimus ab Adam litteras repperisse dicitur, unde in epistola Iudae legitur: sicut scripsit septimus ab Adam. Deinde Cham filius Noe praenosens cataclysum esse futurum fecit duas columnas, unam marmoream quae in aqua servaretur, et alteram latericiam quae in igne duraret, quibus septem artes liberales tradidit ut post diluivium stoliditas hominum pelleretur et acumen ingenii exercetur. Postea Moyses alias repperit litteras in monte Sinai digito Dei scriptas, quae usque ad tempora Hesdrae duraverunt, quibus nunc Samaritae utuntur. Deinde Hesdras invenit alias leniores et faciliores ad scribendum, quibus Iudaei utuntur.* Éd. HAGEN, KEIL 1961, p. 222-223.

¹⁸ *Primo omnium litterae Hebraicae linguae a Moyse inventae sunt, et ab Esdra post illorum captivitatem et reversionem eorum renovatae sunt.* Éd. PL 112, col. 1579.

des auteurs chrétiens du haut Moyen Âge comme la langue originelle de l'humanité, celle d'avant la tour de Babel, préservée par ceux qui avaient refusé de participer à sa construction (RESNICK 1990, p. 55-56). Langue et lettres hébraïques pouvaient alors sans problème être considérées comme à l'origine de toutes les autres. C'est ce que développe en particulier Isidore de Séville dans ses *Étymologies*, qui eurent tant d'influence sur les encyclopédistes des siècles suivants:

On voit que les lettres latines et grecques sont nées chez les Hébreux. Chez eux en effet, c'est Aleph qu'on dit en premier; ensuite, avec la même prononciation, il a été tiré alpha chez les Grecs; et de même, a, chez les Latins. Le traducteur en effet a fondé, à partir d'un même son, la lettre d'une autre langue, afin que nous puissions savoir que la langue hébraïque est mère de toutes les langues. Mais les Hébreux utilisent vingt-deux éléments (*elementa*) de lettres, selon les livres de l'Ancien Testament, les Grecs vingt-quatre; les Latins, oscillant entre les deux langues, ont vingt-trois éléments.¹⁹

La reprise presque mot pour mot de ce passage par les auteurs ultérieurs, chroniqueurs ou grammairiens, a assuré à la langue hébraïque son statut de langue-matrice et entériné l'idée que l'histoire de l'écriture n'est, après Esdras, qu'une histoire de transferts, avec adaptation, d'un lieu, d'un peuple, d'une culture à l'autre, chaque fois grâce à un personnage en particulier.

Pour l'alphabet grec, celui qui fait figure d'inventeur dans les textes du haut Moyen Âge est Cadmos/Cadmus, dont avaient parlé en particulier Hérodote (trad. BARGUET 1964, p. 379-380) et Diodore de Sicile (éd. et trad. BERTRAC, VERNIÈRE 1993, p. 135). Le témoignage des chroniqueurs est éloquent: Isidore de Séville, Bède le Vénérable ou Adon de Vienne, par exemple, insèrent chacun dans leur chronologie Cadmos, roi de Thèbes, « qui le premier inventa les lettres grecques ».²⁰ Isidore dans ses *Étymologies* (éd. PL 82, 75) et d'autres à sa suite évoque également d'autres traditions rapportées par l'historien Tacite:

Les premiers, les Égyptiens se servaient de figures d'animaux pour représenter les idées. Ces monuments, les plus anciens de l'histoire humaine, se voient encore, gravés dans la pierre. Les Égyptiens se disent les inventeurs de l'écriture, et prétendent que de chez eux, elle passa en Grèce, par l'intermédiaire des Phéniciens, parce que ceux-ci étaient les maîtres de la mer; ainsi, ils ont acquis le renom d'avoir inventé ce qu'on leur avait appris. En effet, la tradition veut que Cadmus, arrivé sur une flotte phénicienne, ait apporté cet art aux peuples encore grossiers de la Grèce. Certains racontent que Cécrops d'Athènes ou Linus de Thèbes ou encore l'Argien Palamède, à l'époque troyenne, inventèrent les seize premiers caractères; puis d'autres et principalement Simonide trouvèrent le reste.²¹

¹⁹ *Litterae Latinae et Graecae ab Hebraeis videntur exortae. Apud illos enim prius dictum est aleph; deinde ex simili enuntiatione apud Graecos tractum est alpha; idem apud Latinos a. Translator enim ex simili sono alterius linguae litteram condidit ut nosse possimus, linguam Hebraicam omnium linguarum et litterarum esse matrem. Sed Hebraei viginti duobus elementis litterarum secundum Veteris Testamenti libros utuntur; Graeci vero viginti quatuor; Latini, inter utramque linguam progredientes, viginti tria elementa habent.* Éd. PL 82, 75

²⁰ Isidore de Séville: *Cadmus regnat Thebis, qui primus Graecas litteras invenit* (éd. PL 83, col. 289); Bède le Vénérable: *Cadmus Thebarum rex Graecas litteras invenit* (éd. PL 90, col. 289); Adon de Vienne: *Hujus temporibus primo filii Israel servierunt Chusan Rasataim regi Mesopotamiae, octo annis Cadmus regnat Thebis, qui primus Graecas litteras adinvenit* (éd. PL 123, col. 36).

²¹ Tacite, *Annales*, XI, 14: *Primi per figuras animalium Aegypti sensus mentis effingebant (ea antiquissima monimenta memoriae humanae impressa saxis cernuntur) et litterarum semet inventores perhibent; inde Phoenicas, quia mari*

Toutefois, la vulgate historique du haut Moyen Âge retient surtout la figure de Cadmos, comme, pour l'alphabet latin, celle de Carmenta/Carmentis, mère d'Évandre (GARCEA 2002, p. 160). Elle est citée par de nombreux grammairiens du haut Moyen Âge, comme par exemple le commentateur anonyme de Donat dans le manuscrit 112 d'Einsiedeln.²² Si l'on ajoute à la liste Abraham, considéré comme l'inventeur des lettres syriennes et chaldéennes, et la reine Isis pour celle des Égyptiens, moins souvent cités mais présents ponctuellement dans la littérature du haut Moyen Âge, ainsi que Ulfila, à qui l'on doit l'écriture gothique, évoqué par divers auteurs hispaniques comme Eugène de Tolède,²³ on peut considérer comme close la liste des principaux "inventeurs" d'alphabets.

Un hapax: le De inventione linguarum attribué à Raban Maur

Dans l'ensemble de la production carolingienne, un traité se distingue toutefois très nettement: celui qui, intitulé depuis le xvii^e siècle *De inventione linguarum* (PL 112, col. 1579-1583) est publié dans la *Patrologie latine*, qui reprend l'édition de M. Goldast (GOLDAST, 1606). Cet opuscule, qui n'a malheureusement pas encore fait l'objet d'une édition critique (COUMERC 2010) présente plusieurs variantes, qui puisent diversement aux traditions que nous avons évoquées mais associent tous développements textuels et représentations graphiques pour raconter, en quelques paragraphes, l'évolution de l'écriture depuis les temps bibliques. Évoquant tout d'abord les alphabets hébreux, grecs et latins, ce qui est assez commun, il cite ensuite d'autres systèmes d'écriture plus originaux (les runes des « Marcomans » et les lettres du cosmographe Aethicus, sur lesquelles nous reviendrons), voire cryptographiques ou considérés comme tels (notes de César, lettres de Boniface²⁴), ainsi que des monogrammes à vocation épigraphique. G. Derolez, qui, dans ses *Runica manuscripta*, a donné un panorama général de la tradition manuscrite de ce texte en lien avec les autres témoignages runiques contemporains (DEROLEZ 1954), met clairement en lumière la variabilité du texte. Il distingue deux versions principales, la première (dite A), dont le plus ancien manuscrit conservé est le ms 876 de Saint-Gall,²⁵ de la fin du viii^e ou du début du ix^e siècle, qui a sans doute servi pour l'édition de Goldast (GOLDAST 1606),

praepollebant, intulisse Graeciae gloriamque adeptos, tamquam reppererint quae acceperant. Quippe fama est Cadmum classe Phoenicum vectum rudibus adhuc Graecorum populis artis ejus auctorem fuisse. Quidam Cecropem Atheniensem vel Linum Thebanum et temporibus Troianis Palamedem Argium memorant sedecim litterarum formas, mox alios ac praecipuum Simonidem ceteras repperisse. Éd. et trad. GOELZE 1966, p. 289-290.

²² *Latinarum quoque litteras Carmentis nympha Nicostrata mater Evandri invenit.* Éd. HAGEN, KEIL 1961, p. 222-223. On la trouve également mentionnée dans les manuscrits de Bern 207 (*Latinas litteras repperit Carmentis nympha Nicostrata, mater Evandri, quae dividuntur in duas partes principaliter apud Latinos*), éd. *ibid.* p. XVI ou Bern 417 (*Apud Graecos Cathmus invenit litteras, qui regnavit in Thebeis. Apud Latinos Carmentis nimfa Nicostrata mater Evandri*), éd. *ibid.* p. LII-LIII.

²³ XXXIX – *De inventoribus litterarum. Moyses primus Hebraeas exaravit litteras, / mente Phoenices sagaci condiderunt Atticas, / quas Latini scriptitamus, edidit Nicostrata, / Abraam Syras et idem repperit Chaldaicas, / Isis arte non minori protulit Aegyptias, / Gulfila promisit Getarum quas videmus ultimas.* Éd. MGH, SS, XIV, p. 257).

²⁴ Il s'agit là de systèmes consistant à remplacer une voyelle par une autre ou par un certain nombre de points.

²⁵ Saint-Gall, Stiftsbibliothek, ms 876, p. 278-281.

et une seconde version (dite B), présente dans plusieurs manuscrits aussi dont les plus anciens remontent au x^e siècle,²⁶ qui se rejoignent dans la présentation des lettres d’Ethicus et des runes. Des premières, l’auteur –vraisemblablement plutôt un membre du cercle de Raban Maur que lui-même– écrit:

Nous avons découvert en outre les lettres du philosophe Aethicus, un cosmographe, Scythe de naissance, que le vénérable Jérôme, prêtre, nous a transmis avec ses explications, car il estimait beaucoup sa science et son talent; il voulut donc faire connaître ses lettres. Si nous sommes trompés dans ces lettres et que nous avons fait des fautes pour certaines, corrigez-les.²⁷

La *Cosmographie* d’Ethicus, placée sous l’autorité apocryphe de saint Jérôme, serait en fait plutôt une œuvre composée dans la première moitié VIII^e siècle dans le monde franc (HERREN 2011, p. LXVI). Certains des manuscrits conservés portent effectivement le tracé de signes présentés comme des lettres, système créé de toutes pièces et dont l’usage semble s’être limité à quelques colophons érudits.²⁸ La réception de cet alphabet fictif dans le traité attribué à Raban Maur est d’autant plus intéressante qu’elle est associée à l’écriture runique, dont il est écrit:

Nous avons transcrit ci-dessous les lettres dont usent les Marcomans, que nous appelons Normands et dont sont issus ceux qui parlent la langue tudesque. Ceux qui pratiquent encore les rites païens les utilisent pour donner un sens aux chants, aux incantations et aux divinations.²⁹

Les dessins qui suivent ce court passage montrent qu’il s’agit de runes anglo-saxonnes, arrivées sur le continent soit avec les missionnaires, soit avec Alcuin auprès de qui Raban Maur a étudié (DEROLEZ 1954, p. 281). Quoi qu’il en soit, la présence des lettres du scythe Ethicus et des runes des Marcomans dans ce traité trahit sans doute une préoccupation plus contemporaine –celle du contact du *regnum Francorum* avec des cultures variées– que l’invention de l’alphabet hébraïque, grec ou latine, même si cette dernière reste très fortement porteuse de sens.

Par ses multiples facettes, l’histoire des *inventores litterarum* démontre l’intérêt extrême des Carolingiens pour l’écriture, système conventionnel d’origine humaine, étroitement lié à une culture et une langue, qui peut se transmettre, s’adapter, se réformer au gré des besoins. La quantité et la diversité des textes qui mettaient en valeur cette conception de l’écriture, mais également la place initiale de ces développements dans les traités de grammaire, ont certainement rendu cette

²⁶ Paris, Bibliothèque nationale de France, ms lat. 5239, fol. 235r^o-236r^o et Strasbourg, Bibliothèque nationale et universitaire, ms 326, fol. 109v^o-110r^o.

²⁷ *Litteras enim Aethici philosophi et cosmographi natione Scythica nobili prosapia invenimus quas venerabilis Hieronymus presbyter ad nos usque cum suis dictis explanando perduxit, quia magnifice illius scientiam atque industriam duxit; ideo et eius litteras maluit promulgare. In istis adhuc litteris [si] fallimur et in aliquibus vitium agimus vos emendate.* Éd. PL 112, col. 1579-1580. Trad. STOCLET 2003, p. 36 complétée par l’auteur.

²⁸ Par exemple, Amiens, Bibliothèque municipale, ms 59(52), fol. 28 (Agambertus).

²⁹ *Litteras quippe quibus utuntur Marcomanni, quos nos Nordmannos vocamus, infra scriptas habemus (a quibus originem qui Theodiscam loquuntur linguam trahunt); cum quibus carmina sua incantationesque ac divinationes significare procurant, qui adhuc pagano ritu involvuntur.* Éd. PL 112, col. 1581-1582.

conception très familière aux lettrés carolingiens: par une sorte d'imprégnation quotidienne, elle peut, autant que les instructions officielles du souverain, avoir soutenu le formidable mouvement de réforme de l'écriture et de la langue sous Charlemagne et ses successeurs.

Liste des abréviations

PL: *Patrologia latina*.

MGH: *Monumenta Germaniae Historica*

Capit.: *Capitularia*

Poet. Lat.: *Poetae Latini*

RM: *Rerum merovingiarum*

SS: *Scriptores*

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AILLOUD, Henri (éd. et trad.), 1932. SUÉTONE, *Vie des douze Césars*, t. II, *Tibère, Caligula, Claude, Néron*. Paris: Belles Lettres (Collection des universités de France).

BANNIARD, Michel, 2003. "Latinophones, romanophones, germanophones: interactions identitaires et construction langagière (VIII^e-X^e siècle)", *Médiévales*, n° 45, p. 25-42.

BARGUET, Andrée (trad.), 1964. *Historiens grecs. Hérodote, Thucydide*. Paris: La Pléiade.

BECKER, Gustav, 1885. *Catalogi bibliothecarum antiqui*. I. *Catalogi saeculo XIII vetustiores*. II. *Catalogus catalogorum posterioris aetatis*. Bonn: Max Cohen.

BETRAC, Pierre (éd.), VERNIÈRE, Yvonne (trad.), 1993. DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique*, livre I. Paris: Belles Lettres (Collection des Universités de France).

BLATT, Franz (éd.), 1958. *The Latin Josephus (Books I-V)*. Copenhague: E. Munksgaard (Acta Jutlandica).

CHITTENDEN, John (éd.), 1982. DONATUS ORTIGRAPHUS, *Ars grammatica*. Turnhout: Brepols (Corpus christianorum, Continuatio medievalis).

COUMERT, Magali, 2010. "Raban Maur et les Germains". In DEPREUX, Philippe, LEBECQ, Stéphane, PERRIN, Michel (éds.) *et al. Raban Maur et son temps*. Brepols: Brepols, p. 137-153.

DEROLEZ, René, 1954. *Runica manuscripta. The English Tradition*. Brugge: De Tempel.

- FRITZ, Jean-Marie, 2004. “*Translatio studii* et déluge. La légende des colonnes de marbre et de brique”, *Cahiers de civilisation médiévale*, 47, p. 127-151.
- GARCEA, Alessandro, 2002. “César et l’alphabet: un fragment du *De analogia* (frg. 4 p. 148 Funaioli = 5 p. 179 s. Klotz)”, *Histoire Épistémologie Langage*, n° 24/II, p. 147-164.
- GOELZE, Henri (éd. et trad.), 1966. TACITE, *Annales, livres IV-XII*. Paris: Belles Lettres (Collection des universités de France).
- GOLDAST, Melchior, 1606. *Alamannicarum rerum scriptores aliquot vetusti*. Francfort: W. Richter.
- GRONDEUX, Anne, 2006. *Le Moyen Âge latin*. In *Histoire des représentations de l’origine du langage et des langues. École thématique – Université européenne d’été*, Îles de Porquerolles, Var, <http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/biennale/et06/texte%20intervenant/pdf/grondeux.pdf> [10/02/2013].
- GUERREAU-JALABERT, Anita, 1981. “La « Renaissance carolingienne »: modèles culturels, usages linguistiques et structures sociales”, *Bibliothèque de l’École des chartes*, t. 139-1, p. 5-35.
- HAGEN, Hermann, KEIL, Heinrich (éds.), 1961. *Grammatici latini*. VIII , *Supplementum: Anecdota helvetica quae ad grammaticam latinam spectant ex Bibliotecis Turicensi, Einsidlensi, Bernensi*. Leipzig: Teubner.
- HERREN, Michael W. (éd. et trad.), 2011. *The Cosmography of Aethicus Ister*. Turnhout: Brepols (Publications of the Journal of Medieval Latin).
- LASSERRE, Jean-Marie, 2011. *Manuel d’épigraphie romaine*. Paris: Picard (Collection Antiquité/Synthèses, n° 8), 2 vol.
- LATOUCHE, Robert (trad.), 1963. GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoire des Francs*, t. I. Paris: Belles Lettres (Les classiques de l’histoire de France au Moyen Âge).
- LEVILLAIN, Léon (éd. et trad.), 1927. LOUP DE FERRIÈRES, *Correspondance*, t. I. Paris: Belles Lettres (Les classiques de l’histoire de France au Moyen Âge).
- MARTÍN DE LA HOZ, José Carlos (éd.), 2003. ISIDORUS HISPALENSIS. *Chronica*. Turnhout: Brepols (Corpus christianorum, Series latina).

- MUNZI, Luigi (éd.), 2007. *Littera legitera. Testi grammaticali latini dell'Alto Medioevo*. Napoli: Università, 2007 (AION, Quaterni 11).
- 2004. *Multiplex latinitatis. Testi grammaticali latini dell'Alto Medioevo*. Napoli: Università, 2004 (AION, Quaterni 9).
- NODET, Étienne (trad.), 1990. *Les Antiquités Juives, Livres I à III*. Paris: Éditions du Cerf.
- PICHERY, Eugène (éd. et trad.), 1958. JEAN CASSIEN, *Conférences VIII-XVII*. Paris: Éditions du Cerf (Sources chrétiennes).
- RESNICK, Irven M., 1990. “*Lingua Dei, lingua hominis: sacred language and medieval texts*”, *Viator*, 21, p. 51-74.
- RICHÉ, Pierre, 1979. *Les écoles et l'enseignement dans l'Occident chrétien de la fin du v^e siècle au milieu du xi^e siècle*. Paris: Aubier Montaigne (Collection historique).
- 1962. *Éducation et culture dans l'Occident barbare, vi^e-xi^e siècles*. Paris: Éditions du Seuil, 3^e éd. rev. et augm. (Collection L'Univers historique).
- ROBIN, Léon (éd.), 1933. PLATON, *Œuvres complètes*. Tome IV, 3^e partie. *Phèdre*. Paris: Les Belles Lettres (Collection des universités de France).
- STIEGMANN, Christoph, WEMHOFF, Matthias (éd.), 1999. 799. *Kunst und Kultur der Karolingerzeit. Karl der Große und Papst Leo III in Paderborn*. Bd 1: *Katalog der Ausstellung Paderborn 1999*. Mainz: Ph. von Zabern.
- STIENNON, Jacques, HASENOHR, Geneviève (collab.), 1973. *Paléographie du Moyen Âge*. Paris: Armand Colin (Collection U).
- STIRNEMANN, Patricia, SMITH, Marc H., 2007. “Forme et fonction des écritures d'apparat dans les manuscrits latins (viii^e- xv^e siècle)”, *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. 165, p. 67-100.
- STOCLET, Alain J. (éd. et trad.), 2003. *Les sociétés en Europe du milieu du vi^e siècle à la fin du ix^e siècle*. Lyon: Presses universitaires de Lyon (Collection d'histoire et d'archéologie médiévales).

- TREFFORT, Cécile, 2010. “*Opus litterarum*. L’inscription alphabétique et le rite de consécration de l’église (IX^e- XII^e siècle)”, *Cahiers de civilisation médiévale*, n° 53, p. 153-180.
- 2007. *Mémoires carolingiennes. L’épithaphe entre genre littéraire, célébration mémorielle et manifeste politique (milieu VIII^e-XI^e siècle)*. Rennes: Presses universitaires de Rennes (Collection Histoire).
- VOGÜÉ, Adalbert de, NEUFVILLE, Jean (éd. et trad.), 1972. *La Règle de saint Benoît*. Paris: Éditions du Cerf (Sources chrétiennes).
- ZALI, Anne, BERTHIER, Annie (dir.), 1997. *L’Aventure des écritures. Naissances*. Paris: Bibliothèque nationale de France.

